

# Fictions politiques

Patrick Boucheron présente son cours dans la série les courTs du Collège de France



## Transcription de la vidéo :

Le cours que je vais proposer cette année au Collège de France s'appelle « Fictions politiques ». Le pouvoir s'impose par sa capacité à se raconter, sans doute. C'est ce qu'on appelle platement aujourd'hui le « storytelling », c'est-à-dire la puissance de la fable, de la narration. Mais il s'impose aussi en tordant les récits de nos propres vies. Au fond, cette puissance de narration, cette articulation entre l'art de raconter et l'art de gouverner, j'en cherche, sinon les origines, au moins les commencements médiévaux.

Je n'ai pas encore refermé le dernier livre, c'est-à-dire ce livre qui s'appelle « Conjurer la peur » et qui tentait de regarder un peu intensément la puissance politique d'une image peinte sur les murs du Palazzo Pubblico de Sienne. Cette image tourne autour d'une inquiétude. Cette inquiétude, c'est le mauvais gouvernement, c'est la tyrannie. Ambrogio Lorenzetti à Sienne, en 1338, présente la tyrannie comme un monstre et ce que cache son image, c'est que ce monstre est attirant. Il y a une séduction de la tyrannie. Il y a une séduction du pouvoir autoritaire. Il y a une séduction de la capacité qu'a tout régime à vriller nos propres existences, à s'imposer dans nos récits de vie.

Je m'intéresse à un certain nombre de petits seigneurs, volubiles et teigneux, qui ont été dans l'Italie du Nord, en particulier à Milan autour de la famille des Visconti mais pas seulement, les nouveaux maîtres de la vie urbaine dans l'Italie du Trecento. Concrètement, ce qui va m'intéresser, c'est d'essayer de comprendre comment ces petits tyrans d'Italie du Nord sont devenus, de leur vivant même, des personnages de roman, des héros de ce nouveau genre littéraire qui naît de la révolution narrative de Boccace qui s'appelle la Novellistica : les nouvelles. Pour qu'il y ait nouvelle, il faut qu'il y ait intrigue. Et pour qu'il y ait intrigue, il faut

qu'il y ait des personnages qui fassent bouger l'histoire. Et ceux qui font bouger l'histoire, ce sont ces personnages, ces tyrans, qui deviennent, je le répète, de leur vivant même, des beffatores, des farceurs. Ça, ça nous intéresse parce qu'on met en avant, pour en rire, peut-être pour s'en moquer, croit-on pour le neutraliser politiquement, cette force un peu burlesque de ces personnages autoritaires. Pourquoi ça nous intéresse aujourd'hui ? Vous me voyez venir, peut-être. Parce que les régimes démocratiques peuvent aujourd'hui légitimement s'interroger sur la puissance réellement émancipatrice ou pas de la dérision. Il y a des gens, effectivement, dont on se moque et ça ne les empêche pas d'arriver au pouvoir. On pourrait dire que le politique est l'ordre de réalité pour lequel, justement, le ridicule ne tue pas. Il faut, avant d'arriver à ces configurations narratives qui sont très puissantes et séduisantes dans leur capacité de nous entraîner dans l'énergie de la fable, comprendre quelles sont les formes plus lentes, plus patientes du pouvoir médiéval, puisque c'est cela qui m'intéresse, à construire des métaphores rectrices, c'est-à-dire la puissance imaginante du pouvoir qui consiste à s'imposer à nos vies par des métaphores. Au Moyen Âge, une des plus puissantes métaphores politiques, c'est celle de l'eucharistie. Tout notre système politique va se fonder sur cette métaphore eucharistique de l'incarnation. Ça renvoie à un imaginaire profond qui est l'imaginaire de la manducation, puisque le corps du Christ, on le prend avec nous, on le mange littéralement, mais ce n'est pas une dévoration. La différence entre la manducation et la dévoration, c'est aussi la différence entre les pouvoirs religieux et les pouvoirs civils, les pouvoirs laïcs. Les pouvoirs religieux prennent, englobent, embrassent, et cette incarnation se fait effectivement sur ce modèle de l'englobement alors que le pouvoir laïc est fondamentalement prédateur.

Si on parle de fiction politique, on ne peut que viser, pour nous, contemporains, pour nous, modernes, une image terrifiante du pouvoir qui est celle du Léviathan de Hobbes telle qu'elle se donne à voir sur son frontispice. Ce qu'on y voit, c'est un État qui dévore ses sujets. Cette dévoration est, au fond, l'envers monstrueux de l'incarnation chrétienne. Le comprendre, c'est saisir à rebours toute cette généalogie de l'obéissance et de la puissance fictionnante de l'État qui va m'occuper, pour ne pas dire davantage, m'inquiéter, me hanter cette année.